

## Hélène Chardon

### « L'étude de la volonté<sup>1</sup> » : le besoin vital de nourriture et le repas comme cas d'école du discours social d'Hector Malot<sup>2</sup>

L'accès à la nourriture est une question essentielle lorsque l'on considère le roman social : qui dit misère dit manque, notamment et surtout, manque de nourriture. Les héros des livres pour enfants d'Hector Malot n'échappent pas à la règle : que ce soit Romain, Rémi ou encore Perrine, tous font l'expérience douloureuse de ce besoin vital à différentes étapes de leur parcours. Le repas (ou son absence) peut donc se lire comme point d'ancrage d'un effet de réel saisissant. Au niveau discursif, il apparaît aussi comme symbole d'un discours social sous-jacent. Il convient donc ici de nous interroger sur la portée symbolique des nombreuses scènes de repas qui ponctuent *Romain Kalbris* (1867) et *En famille* (1893)<sup>3</sup>. Dans quelle mesure peut-on lire les scènes de repas comme un manifeste social de la part d'un auteur engagé dans la lutte contre les inégalités ?

Cet article se propose donc d'explorer le repas comme prétexte et mise en texte symbolique d'un discours social axé sur le lien humain et sur l'intégrité. Emblème incontestable de la survie, le repas illustre en effet tout un réseau de concepts chers à Hector Malot, comme le partage, l'amitié, la solidarité. Il l'explique lui-même ; dans ses livres il a voulu à la fois amuser et édifier ses jeunes lecteurs : « j'ai cherché à amuser ceux qu'on ennuyait, [...] j'ai voulu aussi provoquer leur intérêt, émouvoir leur cœur »<sup>4</sup>. Avec *En famille*, sa réflexion se précise et se porte sur « l'étude de la volonté[,] sa formation dans un caractère, son fonctionnement, les miracles qu'elle peut accomplir »<sup>5</sup>. Loin d'être exclusive à Perrine, cette qualité fait indéniablement partie de la caractérisation des autres jeunes protagonistes d'Hector Malot.

---

<sup>1</sup> Hector Malot, *Le Roman de mes romans*, 1896. Réédition BiblioBazaar, 2016, p. 295.

<sup>2</sup> Je remercie l'Association des Amis d'Hector Malot et tout particulièrement les organisateurs de la journée « A table avec Hector Malot », de m'avoir donné l'opportunité de participer à cet échange très enrichissant.

<sup>3</sup> Beaucoup a déjà été écrit sur *Sans famille*, un des romans pour enfants les plus étudiés d'Hector Malot. Par souci de place, nous nous concentrerons donc sur *Romain Kalbris* et *En famille*, qui présentent d'étonnants points de contacts si l'on croise les deux histoires. Voir la bibliographie évolutive mise à jour régulièrement par Francis Marcoin [<https://www.amis-hectormalot.fr/bibliographie/>].

<sup>4</sup> *Le Roman de mes romans*, p. 25.

<sup>5</sup> *Ibid*, p. 295.

Il semble que le besoin vital de manger, omniprésent dans ces romans de la survie, crée un pont symbolique entre les deux fils rouges annoncés par l'auteur dans *Le Roman de mes romans* : d'une part la volonté des protagonistes est testée à bien des occasions, surtout lorsqu'il s'agit de se nourrir, et d'autre part ces situations émeuvent le cœur des lecteurs qui en retirent une leçon de vie. *Romain Kalbris* et *En famille* sont certes deux œuvres distantes dans la carrière littéraire d'Hector Malot, mais elles partagent beaucoup de points communs. Toutes les deux des romans d'apprentissage, elles mettent en scène des protagonistes qui chacun font l'expérience de l'extrême rudesse de la solitude, et survivent grâce à une volonté et un bon cœur à toute épreuve.

Cet article sera l'occasion d'interroger la fonction narrative des repas tant au niveau diégétique que discursif, afin de mettre en valeur le discours moral et social sous-jacent, porteur d'une leçon d'honnêteté autant que de solidarité et de générosité. Après avoir abordé la situation particulière des enfants vagabonds et de la précarité de leur situation, nous nous pencherons sur la dimension symbolique du repas, symptôme d'un questionnement des normes morales autant que sociales communément acceptées par une société où misère et opulence se côtoient. Ceci permettra de mettre en lumière les stratégies discursives élaborées par Hector Malot pour faire entendre sa voix, et donner à lire en filigrane un discours moral et social atemporel, mis à la portée de ses lecteurs les plus jeunes sans pour autant « faire hausser les épaules aux parents<sup>1</sup> ».

**« [D]e quoi vivent les vagabonds le long des chemins qui traversent les pays civilisés »<sup>2</sup> : l'enfant errant et le besoin vital de nourriture**

Dans son article consacré à « L'épreuve de la faim dans les romans pour enfants d'Hector Malot », Yves Pincet met en parallèle deux manques fondamentaux qui jalonnent le parcours des jeunes héros de l'auteur : le manque alimentaire et le manque affectif, qui vont de pair<sup>3</sup>. En effet, le manque de nourriture est une conséquence directe de l'état d'abandon dans lequel ces enfants se trouvent : forcés de parcourir les routes, ils sont livrés à eux-mêmes sans la protection d'un adulte. Leur situation de vagabondage amène Romain et Perrine à partager un sentiment de bestialité, contraints qu'ils sont à vivre comme des bêtes par les circonstances de la vie. Ainsi, affamé par son oncle qui rationne la nourriture et la tient sous clé, Romain en est réduit à manger dans la gamelle du chien du voisin, à littéralement laper la soupe qu'on lui refuse chez lui :

---

<sup>1</sup> *Ibid*, p. 133.

<sup>2</sup> *En famille*. 1893, réédition Hachette, 2013, p. 79.

<sup>3</sup> Yves Pincet, « L'épreuve de la faim dans les romans pour enfants d'Hector Malot », dans *Le Populaire à table : le Boire et le Manger au XIX<sup>e</sup> et au XX<sup>e</sup> siècles*, Université de Saint-Étienne, 2005, p. 137-146.

J'avais une faim qui me tordait l'estomac ; je me jetai à *genoux* et bus à pleines lèvres à *même la terrine*, tandis que Pataud me regardait en remuant la queue. Brave bête ! Ce fut *mon seul ami, mon seul camarade* pendant ces temps durs ; de son beau mufle rose, il venait me lécher quand je me faufilais le soir pour prendre ma part de son souper ; à chaque instant il m'allongeait une *patte caressante*, et de ses grands yeux mouillés il me regardait ; une entente étrange s'était établie entre nous : bien certainement il avait conscience de sa *protection* et bien certainement aussi il en était heureux.<sup>1</sup>

L'enfant et l'animal ont des rôles inversés : l'animal joue le rôle protecteur de l'adulte, ici défaillant, tandis que l'enfant mange à genoux et à même la terrine du chien, qui est bien mieux traité. À l'instar de Romain qui se conduit comme un chien par nécessité, Perrine succombe à l'« impulsion bestiale<sup>2</sup> » de dévorer le peu de nourriture qu'elle a réussi à se procurer, puisqu'elle a dû elle aussi se résigner à s'inspirer des animaux pour survivre : « les bêtes maintenant devaient lui servir d'exemple, puisqu'elle vivait de leur vie<sup>3</sup> ». Ici encore, l'adulte protecteur est défaillant par son absence, seule la nature est protectrice. Dans les deux cas, la précarité de leur situation provoque un sentiment de honte chez ces enfants, qui sentent bien le décalage entre leur situation et le regard porté sur eux par une société en apparence bien-pensante mais néanmoins bien rapide à juger – et souvent aussi rapide à exploiter la situation de dénuement de ces enfants sans défense. L'on peut penser ici à l'aubergiste qui fait payer Romain 10 centimes de plus parce qu'il a mangé tout le pain<sup>4</sup>, ou à la boulangère qui vole la pièce de 5 francs de Perrine sous prétexte qu'elle est fausse<sup>5</sup>. Dans chacune des œuvres, l'attention du lecteur est attirée sur le fait que seuls ceux qui ont véritablement connu la faim savent ce que c'est – pour les autres, ce n'est que théorie. Romain profite de sa position de narrateur homodiégétique adulte pour faire clairement passer le message :

N'allez pas conclure, je vous prie, parce que je parle toujours pain, faim, nourriture, que j'étais un gourmand ; j'avais tout simplement grand appétit

---

<sup>1</sup> *Romain Kalbris*, 1884, réédition Hachette BnF, 2013, p. 61. Les italiques ne sont pas d'origine.

<sup>2</sup> *En famille*, p. 95.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 82.

<sup>4</sup> « C'était trente sous pour un homme, me dit l'aubergiste, pour un ogre c'est quarante, mon garçon ; et elle ne me rendit pas la monnaie. » (*Romain Kalbris*, p. 94). L'« homme » et l'« ogre » sont clairement mis en opposition pour justifier la hausse du prix, mais la validité du raisonnement est immédiatement compromise par le terme « garçon », ce qui révèle la cupidité hypocrite de l'aubergiste.

<sup>5</sup> « Si vous ne voulez pas me donner du pain, au moins rendez-moi ma pièce, dit-elle en étendant la main.

— Pour que tu la passes ailleurs n'est-ce pas ? Je la garde ta pièce. Si tu la veux, va chercher un sergent de ville, nous l'examinerons ensemble. En attendant fiche-moi le camp et plus vite que ça, voleuse. » (*En famille*, p. 77).

comme tes les enfants de mon âge, et la *question du manger*, qui, dans les conditions où j'étais, était la *question capitale*, en devenait plus douloureuse ; d'ailleurs, ceux qui croient connaître la faim par les agréables sensations qu'ils ressentent lorsqu'ils se mettent à table devant un dîner retardé d'une heure ne savent guère ce que c'est ; mais ceux-là qui, après de longs mois de privations, sont restés des journées entières l'estomac vide comprendront la vivacité de mes souvenirs.<sup>1</sup>

Cette idée est reprise et complétée par Perrine : « il n'y a que les gens habitués à trop manger qui s'imaginent qu'on ne peut pas rester sur sa faim<sup>2</sup> ». Nos deux protagonistes partagent cet état de privation et de vagabondage, et tous deux sont bien conscients des préjugés de la société à l'encontre des enfants errants, souvent simultanément qualifiés de voleurs et de mendiants. Il est intéressant de noter ici qu'ils font quant à eux parfaitement la distinction entre ces différents qualificatifs : Perrine l'affirme, « ni voleuse, ni mendiante, vagabonde<sup>3</sup> ». L'enfant fait preuve de plus de discernement que les adultes, et l'on peut facilement lire ici le message à destination des lecteurs. Malgré les affres de la vie, les jeunes protagonistes mettent un point d'honneur à garder leur dignité et à ne pas sombrer dans la criminalité. Forcés de vivre au ban de la société, ils n'en deviennent pas pour autant hors-la-loi. Les gens « civilisés », souvent si rapides à juger les « vagabonds », sont eux aussi soumis au jugement, celui des protagonistes, et par extension, des lecteurs. Les illustrations par Henri Lanos symbolisent d'ailleurs directement ce poids de la doxa : l'une d'entre elles met en scène Perrine de dos, faisant face à la boulangère qui apparaît comme étant bien plus grande qu'elle et menaçante. Un comptoir en marbre brillant les sépare, les pains entassés étant hors de portée de Perrine, qui nous apparaît petite et humble.



*En Famille*, p. 75

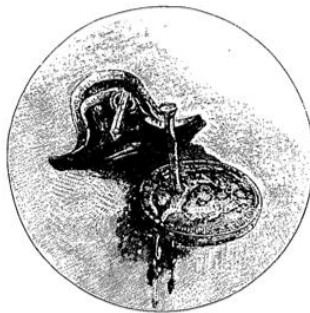
Le macaron qui clôt le chapitre résume quant à lui parfaitement bien la situation en trois objets symboliques : le bicornes à cocarde représente

<sup>1</sup> *Romain Kalbris*, p. 86, les italiques ne sont pas d'origine.

<sup>2</sup> *En famille*, p. 200-201.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 78.

l'autorité, puisqu'il faisait alors partie des uniformes d'officier, et rappelle directement la menace de la boulangère d'appeler un sergent de ville<sup>1</sup>. La menace est d'ailleurs apparente dans l'ombre mortifère qui semble découler du bicorne, et se transformer en sang. Le clou qui sert à maintenir la pièce en place symbolise efficacement la souffrance en même temps que la perte de l'argent : Perrine doit quitter la boutique sans pain et sans sa pièce.



*En Famille*, p. 80

**« La faim ne nous permet pas de prendre ce qui ne nous appartient pas »<sup>2</sup> : question de principe**

Hector Malot décrit de manière précise les symptômes de la faim : « elle fit quelques kilomètres assez gaillardement, quoique la faim maintenant lui serrât l'estomac et lui rendît la tête vide, avec des vertiges, des crampes, des bâillements, et qu'elle eût les tempes serrées comme dans un étau<sup>3</sup> ». Romain décrit des symptômes similaires, et tous deux sont victimes d'hallucination. Cette conséquence psychologique rappelle indéniablement l'expérience de la petite fille aux allumettes du conte de Hans Christian Andersen publié en 1845<sup>4</sup>. La privation de nourriture a de sérieuses conséquences physiques et mentales : à défaut de pouvoir en profiter pour de vrai, les enfants rêvent de festins fantastiques qui s'apparentent à du délire. Alors que Romain rêve qu'il est échoué sur une île merveilleuse « où les pains de six livres et les côtelettes pendaient aux branches des arbres comme les pommes aux pommiers »<sup>5</sup>, Perrine rêve de cuisine et de plats surdimensionnés exclusivement

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 76.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 4.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 93.

<sup>4</sup> Hans Christian Andersen, *Contes* (2<sup>e</sup> éd.) / traduits du danois par D. Soldi. Hachette (Paris), 1862. Consultable en ligne :

[<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6566537p>].

<sup>5</sup> *Romain Kalbris*, p. 85.

confectionnés à base d'œufs<sup>1</sup>. La démesure mise en exergue dans chaque rêve souligne l'influence et le pouvoir de la faim. Dans ces deux exemples, en effet, la faim (Romain) et l'estomac (Perrine) sont personnalisés : les narrateurs leurs confèrent le pouvoir de réveiller l'enfant endormi, et d'intimer des visions significatives à l'esprit. L'éloquence fondamentale de la faim, et par extension de l'estomac, passe par un style emphatique qui signifie au sens propre le besoin vital de nourriture. Ceci est évident dans le rêve de Perrine, dont la description hyperbolique associée au processus d'énumération exhaustive des différentes recettes donne le tournis et reflète sans doute les vertiges provoqués par la faim :

Cependant ce ne fut pas précisément de ce voyage qu'elle rêva, mais plutôt de festins : dans une cuisine *haute et grande comme une cathédrale*, une *armée* de petits marmitons blancs, de tournure *diabolique*, s'empressait autour de tables *immenses* et d'un brasier *infernal* : les uns cassaient des œufs que d'autres battaient et qui montaient, montaient en mousse neigeuse; et de tous ces œufs, ceux-ci gros comme des melons, ceux-là à peine gros comme des pois, ils confectionnaient des *plats extraordinaires*, si bien qu'ils semblaient avoir pour but d'arranger ces œufs *de toutes les manières connues*, sans en oublier une seule : *à la coque, au fromage, au beurre noir, aux tomates, brouillés, pochés, à la crème, au gratin, en omelettes variées, au jambon, au lard, aux pommes de terre, aux rognons, aux confitures, au rhum* qui flambait avec des lueurs d'éclairs; et à côté de ceux-là d'autres plus importants, et qui incontestablement étaient des chefs, mélangeaient d'autres œufs à des pâtes pour en faire *des pâtisseries, des soufflés, des pièces montées*. [...]

Et alors, quand la *lucidité* commença à se faire dans son esprit qui s'ouvrait, elle comprit que ce qui surtout l'avait frappée dans son voyage, [c'étaient] les œufs de sarcelle qui avaient dit à son estomac que depuis quinze jours bientôt, elle ne lui donnait que du pain sec et de l'eau : et c'étaient ces œufs qui avaient guidé son rêve en lui montrant ces marmitons et toutes ces cuisines fantastiques ; *il avait faim* de ces bonnes choses cet estomac et *il le disait* à sa manière en provoquant ces visions, qui en réalité n'étaient que des protestations.<sup>2</sup>

On le voit, le rêve fantastique de Perrine est construit sur tout un système d'oppositions : les petits marmitons sont à la fois blancs et purs, et des manifestations évidentes de l'enfer ; les œufs sont tantôt « gros comme des melons » ou petits « comme des pois ». Le rêve est lui-même mis en contraste avec la « lucidité », alors que la dimension fantastique de cette vision est l'antithèse de l'explication rationnelle qui suit. Cette tension semble refléter le dilemme auquel Perrine doit faire face : ne pas voler les œufs et subir la faim, ou satisfaire son estomac en prenant ce qui ne lui appartient pas. Ainsi, le rêve de Perrine endosse une fonction narrative déterminante dans la caractérisation du personnage et porte toute une philosophie morale :

---

<sup>1</sup> *En famille*, p. 247-248, les italiques ne sont pas d'origine.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 247-248, les italiques ne sont pas d'origine.

Pourquoi n'avait-elle pas pris ces œufs, ou quelques-uns de ces œufs *qui n'appartenaient à personne*, puisque la sarcelle qui les avait pondus était *une bête sauvage* ? [...] Plus d'une fois pendant son travail ce pourquoi lui revint à l'esprit, et si ce ne fut pas avec le *caractère d'une obsession* comme son rêve, il fut cependant assez pressant pour qu'à la sortie elle se trouvât décidée à acheter une boîte d'allumettes et un sou de sel ; puis ces acquisitions faites elles partit en courant pour revenir à son entaille. Elle avait trop bien retenu la place du nid pour ne pas le retrouver tout de suite, mais ce soir-là la mère ne l'occupait pas ; seulement elle y était venue à un moment quelconque de la journée, puisque maintenant au lieu de dix œufs il y en avait onze ; ce qui prouvait que n'ayant pas fini de pondre, elle ne couvait pas encore. C'était là une bonne chance, d'abord parce que les œufs seraient frais, et puis parce qu'en en prenant seulement cinq ou six la sarcelle, *qui ne savait pas compter, ne s'apercevrait de rien. Autrefois Perrine n'eût pas eu de ces scrupules et elle eût vidé complètement le nid, sans aucun souci, mais les chagrins qu'elle avait éprouvés lui avaient mis au cœur une compassion attendrie pour les chagrins des autres*, de même que son affection pour Palikare lui avait inspiré pour toutes les bêtes une sympathie qu'elle ne connaissait pas en son enfance. Cette sarcelle n'était-elle pas une camarade pour elle ? Ou plutôt en continuant son jeu, une sujette ? Si les rois ont le droit d'exploiter leurs sujets et d'en vivre, encore doivent-ils garder avec eux certains ménagements.<sup>1</sup>

On le voit, si Perrine vit comme une bête sauvage, elle n'en est pour autant pas une, puisqu'elle est dotée de discernement et de compassion. Il est important de noter qu'elle ne s'autorise à prélever que quelques œufs du nid uniquement parce qu'« ils n'appartenaient à personne ». Il s'agit là d'un élément essentiel de la dimension morale du repas : fidèle à la devise de sa mère, Perrine applique ce principe de vie même dans les moments où la misère la touche le plus, à savoir, « La faim ne nous permet pas de prendre ce qui ne nous appartient pas<sup>2</sup> ». Ici encore, les illustrations sont intéressantes à mettre en corrélation et à analyser : le médaillon qui clôt le chapitre XIII marque clairement l'ancrage de Perrine dans cette nature protectrice. Les marguerites qui se trouvent au premier plan représentent le lien enfantin, presque surnaturel, entre Perrine et sa mère, puisque Perrine demande avec une superstition enfantine si elle réussira dans la quête que sa mère lui a confiée en comptant les pétales, et reçoit la réponse affectueuse et rassurante de sa mère, portée par la brise. À ce stade, elle vient d'arriver à Maraucourt, où elle va s'installer. L'ancrage dans la nature est bien sûr confirmé par son installation dans l'aumuche, qui lui fournit toute la nourriture dont elle a besoin, représentée par le nid des œufs de sarcelle qui provoqueront sa vision culinaire démesurée.

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 250-251, les italiques ne sont pas d'origine.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 4.



*En Famille*, p. 164



*En Famille*, p. 243

**« [T]u verras si tu vivras avec ton honnêteté »<sup>1</sup> : le festin de roi remis en question**

D'après Philippe Hamon, le romancier du XIX<sup>e</sup> siècle se fait « déconstructeur normatif<sup>2</sup> » : il joue avec les normes et leurs valeurs culturelles. Romain et Perrine nous donnent à voir, en clair-obscur, dans tout ce qu'ils pourraient être, à travers un jeu d'oppositions, ce qui pourrait advenir de l'ordre social, qui se voit subtilement remis en question, et rétabli par ces enfants pourtant mis en marge de cette société dont la survie dépend du respect de ses règles. Si l'ordre social est parfois menacé, il est globalement maintenu. Cependant, ses principes et les injustices qu'il génère sont mis en lumière et dénoncés par le regard excentré de l'enfant pour un temps marginalisé qui devient un observateur privilégié et lucide. Ainsi, Romain refuse-t-il de voler pour Biboché et sa bande, qui vivent dans une carrière en bordure de Paris, parfaitement adaptés au mode de vie que leur statut social leur impose, ils ne manquent de rien : voleurs professionnels, ils se fournissent en denrées vitales là où ils peuvent se les procurer. Point essentiel dans la caractérisation de Romain, il regrette d'avoir mangé la nourriture volée, et refuse de porter les vêtements eux aussi volés : malgré la misère, il refuse de s'abaisser à la malhonnêteté. Ce qui est intéressant, c'est qu'Hector Malot donne la parole à Biboché, dont les arguments sont frappants de lucidité :

Tu sais que tu n'es qu'un imbécile, dit-il avec rage, un vrai imbécile ; tu verras si tu vivras avec ton honnêteté ; si tu ne m'avais pas rencontré hier,

---

<sup>1</sup> Romain Kalbris, p. 170.

<sup>2</sup> Philippe Hamon, *Texte et idéologie*, Paris, Presses Universitaires de France, 1997, p. 123.



tu serais *mort* aujourd'hui, et, si tu es encore *vivant*, c'est *parce que* tu as mangé du jambon *volé*, c'est *parce que* tu as bu du vin *volé* ; si tu n'as pas les pieds gelés, c'est *parce que* je t'ai donné des souliers *volés* ; si tu ne meurs pas de froid en sortant d'ici, ce sera *parce que* tu auras sur le dos des habits *volés*<sup>1</sup>.

La répétition du mot « volé », qui martèle la phrase comme pour prouver la force de l'argument, déstabilise la frontière entre le bien et le mal, entre l'honnêteté et le vol. Biboché démontre par A+B que la survie de Romain est une conséquence logique des vols effectués par ces gamins des rues. Biboché et sa troupe d'enfants survivent dans Paris avec les seuls moyens que cette société leur donne : ils ne peuvent être qu'en marge, hors la loi et hors normes. Leur statut social est mis en contraste avec le festin de roi dont ils profitent grâce à leurs talents de voleurs : « Biboché me fit les honneurs du souper et je fus servi le premier. Il y avait longtemps que je n'avais vu pareille abondance et je dois même dire que ni à la maison, ni chez M. de Bihorel, je n'avais jamais pris part à un pareil festin. Après le jambon, on entama une dinde froide, et après la dinde un pâté de foie gras. J'avais une si belle faim que je fis l'admiration de la troupe.<sup>2</sup> » On le voit, Romain compare ce repas à sa propre expérience, et n'a jamais rien vu de tel. Le repas est caractérisé par la qualité des mets et leur abondance. Le terme « festin » fait d'ailleurs directement référence à un repas de fête, ce qui souligne le contraste en véritable clair-obscur entre Romain et ses camarades : comme Biboché l'affirme, c'est à cause de son honnêteté que Romain n'a jamais connu tel festin, alors que les enfants de la troupe de voleurs n'ont pas de scrupules à se procurer de quoi se nourrir comme des rois. La mise en texte de ce festin de roi permet au niveau discursif de souligner la fragilité de l'ordre social, maintenu dans la diégèse par le refus du protagoniste de verser de ce côté de la frontière entre le bien et le mal. Or, cette frontière est poreuse : Biboché n'est pas entièrement du côté du mal puisqu'il a sauvé la vie de Romain, et est même ému par son élan d'honnêteté ; quant à lui, Romain avoue que les vêtements que Biboché lui a donnés, « si bons et si chauds<sup>3</sup> », bien que volés, n'en sont pas répugnants pour autant.

Le lien entre type de repas et statut social se retrouve dans *En famille*, où l'évocation du festin qui est servi chez M. Vulfran sert à renforcer le contraste mais également l'interdépendance entre classe laborieuse et bourgeoisie. En effet, dans ce que Perrine voit comme un « palais enchanté »<sup>4</sup>, le dîner est présenté sur une « table, couverte d'une lourde argenterie ciselée et de cristaux taillés dont les facettes reflétaient les éclairs de la lumière électrique qui tombait du lustre<sup>5</sup> ». Le repas en lui-même est un mélange de simplicité et

---

<sup>1</sup> *Romain Kalbris*, p. 170, les italiques ne sont pas d'origine.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 166.

<sup>3</sup> *Romain Kalbris*, p. 170.

<sup>4</sup> *En famille*, p. 382.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 388.

de sophistication, ce qui reflète symboliquement l'ascension sociale de M. Vulfran ainsi que la mixité sociale qui caractérise Maraucourt :

– J'ai été si longtemps privée de soupe, que j'en mangerais bien deux fois aussi.

Mais ce ne fut pas une assiette du même *potage* qu'on leur servit, ce fut une nouvelle *soupe*, aux choux celle-là, avec des carottes et des pommes de terre, *aussi simple que celle d'un paysan*.

Au reste, le dîner garda en tout, excepté pour le dessert, cette *simplicité*, se composant d'un gigot avec des petits pois et d'une salade ; mais pour le dessert il comprenait quatre assiettes à pied avec des gâteaux et quatre compotiers chargés de fruits *admirables*, dignes par leur *grosseur* et leur *beauté*, des fleurs du surtout.<sup>1</sup>

Jean-Lou Chiflet nous rappelle que le potage et la soupe sont deux mets différents, le premier plus raffiné que le second, « on le déguste plutôt qu'on ne le mange, car ses ingrédients, moins rustiques, ont été émincés ou hachés finement<sup>2</sup> ». Le dîner dans son ensemble peut donc se lire comme un chiasme, le raffinement des mets proposés encadrant les plats plus « rustiques », plus « simples ». Le menu se fait miroir sémiotique de la micro-société de Maraucourt autant que lien social, puisque Perrine, « cette petite bête<sup>3</sup> » comme l'appellent les domestiques, est invitée à la table bourgeoise de M. Vulfran. Par ailleurs, l'évocation de la soupe à ce moment-là de la diégèse agit comme une réminiscence de la solidarité dont font preuve la Marquise et La Carpe au début du texte, lorsque la mère de Perrine est mourante : « vous prendrez une tasse de bouillon que je vais demander à La Carpe ; car c'est son vice à ce muet-là que le bouillon, comme le vin est celui de monsieur notre propriétaire ; hiver comme été, il se lève à cinq heures pour mettre son pot-au-feu, et fameux qu'il le fait ! il n'y a pas beaucoup de bourgeois qui en mangent d'aussi bon.<sup>4</sup> » Malgré la pauvreté, un simple bouillon sert de lien social et de marqueur identitaire.

Cette mixité sociale et l'interdépendance entre les classes sociales trouve un écho dans le rassemblement de la foule des ouvriers qui viennent au château acclamer M. Vulfran à l'occasion de son anniversaire :

[L]es pelouses et les allées étaient *noires d'ouvriers endimanchés*, d'hommes, de femmes, d'enfants au-dessus desquels flottaient des drapeaux, des bannières ; et de cette *foule de six à sept mille personnes* entassées, et dont les *masses* se continuaient en dehors du parc dans le jardin du Cercle, la route, les prairies, s'élevait cette rumeur qui avait surpris M. Vulfran [...].

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 389, es italiques ne sont pas d'origine.

<sup>2</sup> [<https://www.lefigaro.fr/langue-francaise/soupe-ou-potage-lequel-choisir-20210812>], consulté le 14/08/23.

<sup>3</sup> *En famille*, p. 389.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 59.

Il vint à la fenêtre comme s'il pouvait les voir, mais il fut reconnu, et aussitôt courut de groupe en groupe une clameur qui en se propageant devint *formidable*.

« Mon Dieu ! qu'ils pourraient être *terribles* s'ils étaient contre nous, murmura-t-il, sentant pour la première fois la force de ces *masses* qu'il commandait.

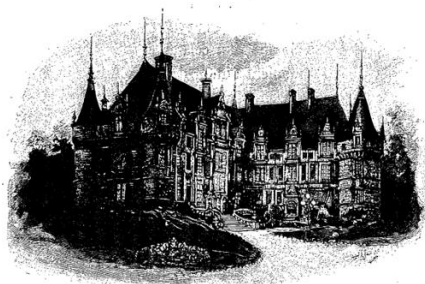
— Oui, mais ils sont avec nous parce que nous sommes avec eux.

— Et c'est à toi que cela est dû, petite-fille.<sup>1</sup>

Le château et Perrine incarnent ce lien social nécessaire, cette mixité sociale, cette interdépendance et cette solidarité fondamentales entre classe dirigeante et classe laborieuse dont les repas servis à la table de M. Vulfran, semble-t-il, se font le miroir métonymique<sup>2</sup>. D'ailleurs, la mise en parallèle de ces deux illustrations met bien en évidence le contraste entre la simplicité et la sophistication, entre le plat rustique et le plat raffiné, entre l'état de nature et la civilisation, dont la connexion nécessaire passe par Perrine et sa prise de position morale et sociale.



*En Famille*, p. 264



*En Famille*, p. 417

### **Conclusion**

Pour Hector Malot, l'écrivain réaliste est semblable au peintre : son rôle est de fournir une description fidèle du monde qui l'entoure, afin de montrer aux lecteurs une représentation exacte et sincère et pour autant enrichissante et révélatrice de la société contemporaine<sup>3</sup>. Ce parti pris va de pair avec la vocation fondamentalement didactique de la littérature enfantine :

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 502-503, les italiques ne sont pas d'origine.

<sup>2</sup> Pour cette idée, voir l'étude du repas chez Balzac, Zola et Huysmans dans Geneviève Sicotte, « Le repas dans le roman du XIX<sup>e</sup> siècle en France ». *Québec français*, 2002, n°126, p. 36-42 : « D'une manière sous-jacente, ils font aussi du repas romanesque une véritable métonymie de la vie sociale dans son ensemble » (p. 37).

<sup>3</sup> Malot, *Le Roman de mes romans*, *op. cit.*, p. 214 : le romancier réaliste doit « suivre la vie courante de son temps et la peindre en mettant l'étude et la sincérité dans ses romans. »

il s'agit non seulement de divertir les lecteurs, mais aussi en parallèle de les instruire. A travers des mises en situations très réalistes, Hector Malot réussit à inscrire dans ses textes un discours sous-jacent, qui apparaît en filigrane, porteur de valeurs morales et sociales parfois subversives. Comme il l'explique dans *Le Roman de mes romans*, il écrit clairement pour un lectorat multiple, à la fois pour les enfants et leurs parents. En conséquence, il semble que ses textes pour enfants se situent dans cet entre-deux, terreau d'une réflexion enrichissante, qui permet une mise à distance des normes de la société et donc une capacité certaine à les déconstruire.

La question sociale de la misère extrême est ainsi traitée de manière directe par Hector Malot, dont les héros vivent en haillons, dans le froid, sans abri ni nourriture suffisants. Ici, pas de filtre : il nous révèle la dure réalité des enfants vagabonds qui n'ont rien ou presque pour vivre. Ils n'ont pour les aider que leur volonté à toute épreuve – et l'intervention d'amis providentiels qui les tirent d'embarras. Hector Malot ne verse cependant pas dans le stéréotype : la subjectivité du protagoniste et donc, son individualité, est toujours mise en avant. Ainsi, il parvient à défamiliariser le familier, par un procédé de parallaxe, en changeant simplement l'angle de vue. Cette approche est mise en évidence par Slavoj Žižek, qui définit le processus de défamiliarisation comme la source d'une démarche de création et de réception qui questionne les normes communément acceptées. En effet, en déplaçant simplement l'angle d'approche d'un sujet donné, l'auteur crée un « court-circuit », une prise de conscience chez ses lecteurs, en montrant un aspect moins conventionnel, donc plus problématique, du sujet qu'il traite<sup>1</sup>. Hector Malot nous donne ainsi à lire un sujet de société depuis l'intérieur : ses protagonistes eux-mêmes sont vagabonds, leur individualité les met en lumière dans la masse des autres

---

<sup>1</sup> Slavoj Žižek, *The Parallax View*. Cambridge, MA / London: MIT Press, 2009. Il utilise l'image du court-circuit comme métaphore d'une lecture critique : « Un court-circuit se produit lorsqu'il y a une connexion défectueuse dans le réseau – défectueuse, bien sûr, du point de vue du bon fonctionnement du réseau. N'est-ce pas le choc du court-circuit, donc, une des meilleures métaphores pour une lecture critique ? N'est-ce pas l'une des procédures critiques les plus efficaces que de croiser des fils qui ne sont pas en contact habituellement ? » (“A short circuit occurs when there is a faulty connection in the network – faulty, of course, from the standpoint of the network's smooth functioning. Is it not the shock of short-circuiting, therefore, one of the best metaphors for a critical reading? Is not one of the most effective critical procedures to cross wires that do not usually touch?” P. ix, ma traduction). Il définit l'idée de défamiliarisation comme démarche consciente de l'auteur pour générer une réaction chez le lecteur : « il s'agit [...] de lui faire prendre conscience d'un autre aspect troublant de quelque chose qu'il ou elle connaissait depuis toujours » (“the point is [...] to make him or her aware of another – disturbing- side of something he or she knew all the time.” P. x, ma traduction). Enfin, il définit la vision parallaxique comme « le changement de perspective entre deux points entre lesquels aucune synthèse ou médiation n'est possible » (“shifting perspectives between two points between which no synthesis or mediation is possible.” P. 4, ma traduction).

miséreux. Leur perspective enfantine permet une mise à distance poétique qui analyse ce que la société présente comme un Autre social sous un jour original. La nourriture, qu'elle soit absente, frugale ou abondante, bien plus qu'un simple motif romanesque réaliste, intervient comme un lieu de débat dans le roman, où l'éthique rejoint l'esthétique. Romain et Perrine, mais aussi Rémi bien sûr, ouvrent la voie pour un questionnement moral et social du repas, qui, de besoin vital, devient aussi cadre moral et lien social.